

événements qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent l'exode des Israélites donnent lieu, de la part des critiques rationalistes, à des difficultés diverses que nous devons maintenant résoudre. L'école de M. Reuss et de M. Wellhausen refuse de croire à la plupart des faits racontés par les quatre derniers livres du Pentateuque, sous prétexte qu'ils sont, les uns invraisemblables, les autres racontés deux ou plusieurs fois, et de telle manière qu'ils ne méritent aucune créance. Nous allons examiner d'abord ce qu'il faut penser de l'invraisemblance des récits concernant la sortie d'Égypte et le séjour dans le désert.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA VRAISEMBLANCE DES FAITS RACONTÉS DANS LES DERNIERS
LIVRES DU PENTATEUQUE.

Une partie des événements racontés dans l'Exode et dans les Nombres sont miraculeux et surnaturels. C'est pour ce motif que la critique négative les rejette *a priori* et avant tout examen. D'autres événements de cette époque n'offrent pas le même caractère, mais les rationalistes refusent également de les admettre, afin de pouvoir plus aisément nier les prodiges eux-mêmes et afin d'enlever à Moïse la composition du Pentateuque. Ce qui, à leurs yeux, suffit pour ôter toute créance aux récits de l'historien sacré, c'est leur invraisemblance. On ne saurait accepter comme vrais des récits qui choquent à chaque page le sens commun.

Avant d'entrer dans le détail de la réfutation, il est nécessaire de dire quelques mots des principes eux-mêmes. Il faut se rappeler d'abord que la vraisemblance ou l'invraisemblance est, en histoire, un mauvais critérium. Il est mauvais, parce qu'il dépend trop de l'impression personnelle de celui qui juge et surtout parce qu'il y a des choses invraisemblables qui n'en sont pas moins vraies. Si donc il n'y a pas d'autre moyen de contrôle, cette règle ne peut nous faire découvrir avec certitude

ni la réalité ni la fausseté d'un événement. Ce procédé est d'abord trop subjectif; ce qui paraît croyable à l'un paraît incroyable à l'autre. Tel rationaliste admet l'existence de Moïse et plusieurs des événements de l'exode; tel au contraire nie tout en bloc et sans distinction, tandis que le catholique accepte, avec la tradition, tout le récit du Pentateuque. L'impression de l'incrédule ne prouve pas plus cependant par elle-même que celle du croyant : ni dans un cas ni dans l'autre, cette impression n'est un argument solide, parce qu'un événement historique est un fait objectif. Or nous ne pouvons connaître un fait que par le témoignage et non par nos impressions personnelles. Il ne dépend de personne de faire que Moïse ait existé ou n'ait pas existé, qu'il ait écrit ou n'ait pas écrit le Pentateuque, qu'il ait délivré ou n'ait pas délivré son peuple de la servitude de l'Égypte. Si tous les faits racontés par le Pentateuque sont réels, comme on l'avait universellement admis jusqu'ici, toutes les invraisemblances que prétendent découvrir les critiques rationalistes ne changeront évidemment rien au fond des choses; ils pourront recruter des adhérents, comme en recrutaient les sophistes du temps de Socrate, en présentant leurs opinions d'une manière captieuse; comme en a recruté de nos jours M. Piazzi Smyth, s'imaginant découvrir toute sorte de merveilles dans la grande pyramide d'Égypte¹; mais ils ne pourront faire que la vraisemblance soit la règle absolue du vrai.

¹ *La grande pyramide pharaonique de nom, humanitaire de*

Que de choses invraisemblables qui sont pourtant très réelles¹! Qu'y a-t-il, par exemple, de plus invraisemblable, en soi, si l'on y réfléchit un peu, que l'histoire de Napoléon I^{er}, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, sa prodigieuse destinée, ses innombrables victoires, son élévation extraordinaire, sa campagne en Orient, sa do-

fait, ses merveilles, ses mystères et ses enseignements, trad. Moigno, in-8°, Paris, 1875. L'auteur a cru découvrir dans la grande pyramide de Gizéh « le rapport de la circonférence au diamètre, la rectification et la quadrature du cercle; la longueur de l'axe de rotation de la terre; la longueur de l'année et du parcours diurne de la terre sur son orbite; la distance de la terre au soleil; la densité moyenne de la terre et son poids approché; le cycle de la précession des équinoxes, etc., etc., p. vi; » le tout prouvé par des calculs, comme une partie des assertions de M. Reuss sur le Pentateuque. Voir F.-A.-P. Barnard, *The imaginary metrological System of the great Pyramid of Gizeh*, in-8°, New-York, 1884.

¹ Si les ruines de Balbek n'existaient plus, tous nos rationalistes, d'après leurs principes, devraient nier la vraisemblance et la possibilité des dimensions que les voyageurs ont attribuées aux blocs de pierres qui font l'admiration de tous les visiteurs : « Nous pûmes mesurer les pierres cyclopéennes qui forment le piédestal de ce groupe de monuments (de Balbek) : ce piédestal a trente pieds environ au-dessus du sol de la plaine de Balbek; il est construit en pierres dont la dimension est tellement prodigieuse, que, si elle n'était attestée par des voyageurs dignes de foi, l'imagination des hommes de nos jours serait écrasée sous l'invraisemblance... Quand on considère que ces blocs de granit taillé (de Balbek) ont, quelques-uns, jusqu'à cinquante-six pieds de long sur 15 à 16 pieds de large, et une épaisseur inconnue, et que ces masses énormes sont élevées les unes sur les autres, à 20 ou 30 pieds du sol, qu'elles ont été tirées de carrières éloignées, apportées là et hissées à une telle élévation pour former le pavé des temples, on recule devant une telle épreuve des forces humaines; la science de nos jours n'a rien qui l'explique, et l'on ne doit pas être étonné qu'il faille alors recourir au surnaturel. » Lamartine, *Voyage en Orient*, 1859, t. II, p. 24 (*Œuvres*, édit. Pagnerre, t. VIII).

mination sur l'Europe, son ascendant fascinateur sur les hommes, ses institutions civiles, son génie presque universel s'occupant tout à la fois de l'Église et de l'État, des sciences et des arts, sa chute non moins étonnante que son élévation, sa mort dans une île de l'Océan? Quel est celui des exégètes rationalistes qui ne traiterait tous ces faits de mythes, s'il les lisait dans la Bible? Et cependant rien n'est plus avéré ni moins douteux.

Sans doute, de ce que certains faits invraisemblables sont vrais, il ne s'ensuit pas que tous le soient, il s'en faut bien; mais du moins n'a-t-on pas le droit de se contenter de la seule invraisemblance pour nier la réalité d'un événement qui est raconté dans un livre historique, surtout lorsqu'il est possible d'en expliquer le caractère extraordinaire par les circonstances mêmes. Invraisemblable et impossible sont deux choses très différentes. Si l'on nous prouvait que tel fait biblique est impossible, à la bonne heure; il n'y aurait qu'à reconnaître qu'il est faux; la démonstration serait faite; mais si l'on ne réussissait qu'à en établir l'invraisemblance, en présentant les événements sous un certain jour, en négligeant une partie des circonstances et en en groupant habilement certaines autres, si l'on nous disait, par exemple, qu'on ne saurait croire que les Israélites aient fondu un veau d'or dans le désert, nous pourrions nous contenter de répondre :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable¹.

¹ Et à l'inverse :

Combien la vraisemblance a peu de vérité?

Serait-il plus croyable que les anciens Égyptiens eussent pu fabriquer des bijoux aussi beaux et aussi parfaits que ceux de la reine Aah-Hotep, si on ne les avait trouvés dans son tombeau?

Il est vrai que, pour les athées et les panthéistes, le miracle est impossible, parce qu'il est une œuvre surnaturelle et que, d'après eux, il n'y a rien en dehors des forces de la nature. En conséquence, ils rejettent comme impossibles les récits miraculeux, contenus dans les Écritures, mais on voit que c'est en s'appuyant sur un faux principe philosophique, non en vertu des règles de la critique historique. On doit donc réfuter leurs principes erronés au nom de la philosophie; la critique proprement dite n'a pas à intervenir dans cette question¹. M. Reuss qui, de tous les critiques récents, est celui qui insiste le plus sur l'invraisemblance des faits de l'exode, déclare d'ailleurs lui-même qu'il laissera de côté dans sa discussion « tous les éléments miraculeux compris dans ces antiques récits, » parce que « tout essai de réduire un fait de cette catégorie à des proportions naturelles, à plus forte raison le doute théorique, suffirait pour faire suspecter la bonne foi ou l'impartialité de

dit Corneille, *Clitandre*, act. v, scène iv, Œuvres, édit. Lefèvre, 12 in-8°, Paris, 1824, t. 1, p. 251. Les fameuses querelles auxquelles donna lieu le *Cid* de Corneille firent revenir souvent sur ce point que, quoique le mariage de Chimène avec le *Cid* fût historique, il n'était pas cependant vraisemblable et, par conséquent, violait les règles d'Aristote sur le vraisemblable, ce philosophe distinguant le vraisemblable commun et l'extraordinaire. Voir le *Jugement de l'Académie* sur le *Cid*, dans Corneille, *ibid.*, t. xii, p. 259.

¹ Voir ce que nous avons dit t. 1, p. 66-84.

l'historien; » il s'occupera seulement des « faits ordinaires¹. » C'est aussi ce que nous ferons nous-mêmes.

Cela posé, il résulte de ce que nous avons dit que, alors même que la critique prouverait que plusieurs des faits contenus dans le Pentateuque sont invraisemblables, il ne s'ensuivrait aucunement qu'ils ne sont pas vrais. On nous aurait fourni tout au plus une présomption contre l'historien, on ne nous aurait pas donné une véritable preuve. Mais allons plus loin, et sans nous en tenir à ces considérations générales, examinons en particulier quelques-uns des faits incriminés et voyons s'ils sont aussi invraisemblables qu'on le suppose.

¹ *L'histoire sainte et la loi*, t. I, p. 70.

ARTICLE I^{er}.

LA PERSÉCUTION DES HÉBREUX EN ÉGYPTÉ.

M. Reuss n'ose pas nier ouvertement que les Hébreux n'aient pu être persécutés en Égypte, mais beaucoup de détails, dans le récit de cet événement, lui paraissent fort contestables. Voici ses propres paroles :

Les faits consignés dans les livres de l'Exode et des Nombres sont-ils racontés par un témoin contemporain et oculaire? — Le récit commence par exposer que, après avoir eu une période plus ou moins longue de prospérité, les Israélites établis en Égypte se trouvèrent en butte aux vexations des nationaux qui les craignaient et qui, par toutes sortes de moyens, cherchaient à les affaiblir, surtout en les employant à la corvée pour des travaux publics. Ceci n'a absolument rien d'invraisemblable. Nous savons par d'autres sources¹ qu'il y a eu en Égypte de nombreuses révolutions

¹ On voit qu'il est heureux que nous soyons renseignés « par d'autres sources, » car sans cela on suspecterait les sources bibliques. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que toutes les fois que nous avons d'autres sources pour contrôler la Bible, elles la confirment, et les rationalistes ne peuvent l'attaquer que là où ces témoignages extérieurs font défaut. N'est-ce pas cependant au moins une grande présomption en sa faveur que tous les témoignages qu'on découvre soient pour elle et que l'incrédulité ait été obligée d'abandonner beaucoup d'objections qu'elle faisait autrefois, comme celle de la culture de la vigne en Égypte (voir *La Bible et les découvertes modernes*, 4^e édit., t. II, p. 77-83) et bien d'autres que nous aurons occasion de citer en partie?

dynastiques, et que des dominateurs étrangers, probablement Sémites, finirent par être réduits par des monarques indigènes. On comprend que la colonie venue autrefois de Canaan a pu être enveloppée dans la déconfiture de ceux qui avaient été ses protecteurs. Il faut cependant convenir que nous ne trouvons ici qu'un faible reflet d'un pareil événement, si celui-ci doit expliquer, comme on l'admet volontiers, le changement de fortune des Israélites en Égypte¹.

L'Exode nous dit expressément que le nouveau roi qui persécuta les Hébreux « ne connaissait pas Joseph². » L'auteur n'entre pas dans des détails, précisément parce que tous les lecteurs d'alors savaient très bien que les Hyksos ou rois pasteurs avaient été chassés par les pharaons indigènes, et parce qu'il lui suffit d'indiquer par un mot cette révolution qu'il n'a aucune raison de raconter. Pour la solution de la plupart des objections rationalistes contre l'authenticité et la véracité du Pentateuque, nous n'avons qu'à nous rappeler ce que nous avons dit du but et du plan de Moïse. Ce qu'il veut, c'est déterminer son peuple à quitter l'Égypte et à marcher à la conquête de la Palestine; voilà la seule chose qui l'intéresse, tout ce qui ne concourt pas à son dessein, il l'abrège ou le passe entièrement sous silence. C'est ainsi qu'il ne nous apprend rien sur le séjour des enfants de Jacob dans la vallée du Nil à partir de la mort de Joseph jusqu'à la naissance de Moïse³.

¹ *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 80.

² *Exod.*, 1, 8.

³ M. Reuss, pour prendre le Pentateuque en défaut, prétend que de Jacob et Joseph à Moïse, il y a eu *seulement* quatre générations,

Les Hyksos n'étaient pas simplement les protecteurs des Israélites, comme le dit M. Reuss, ils étaient de même race, et les uns et les autres avaient en Égypte les mêmes intérêts; ils avaient dû par conséquent résister ensemble aux rois indigènes dans la guerre que ces derniers avaient faite contre les conquérants de la Basse Égypte; ils avaient dû aussi subir les suites fâcheuses de la défaite. La haine des Égyptiens contre les Asiatiques qui avaient tenu pendant plusieurs siècles sous leur do-

rempissant 400 ans : « Les textes disent formellement qu'entre le dernier des trois patriarches, père de douze fils, et les contemporains de Moïse, il n'y a eu que quatre générations (*Gen.*, xv, 16) remplissant à elles seules les quatre siècles (§. 13). » *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 93. Non seulement les textes ne disent pas formellement, mais ils ne disent pas du tout qu'il n'y ait eu que quatre générations entre Jacob et Moïse et ils ne disent pas davantage que ces quatre générations remplissent à elles seules les quatre siècles. Il arrive plus d'une fois à M. Reuss d'attribuer ainsi à la Bible, non ce qu'elle dit, mais ce qu'il a dans l'esprit. Il continue : « On se tire ordinairement d'embarras en disant que ces généalogies ne sont pas complètes et ne nomment que les principaux personnages. » Et on a raison de le dire, puisque le fait est certain par une foule d'exemples que nous avons eu occasion de citer en étudiant la chronologie, t. III, p. 474. « Mais le rédacteur n'a pas été de cet avis, car il indique ici, comme souvent ailleurs, l'âge atteint par chaque individu, ce qui prouve qu'il croit et veut être exact, et en faisant l'addition des 133 ans de Qehat, des 137 ans de Amram et des 80 de Moïse (= 350), et en supposant que Lévi ait encore passé en Égypte une bonne partie de sa vie, qui fut en somme de 137 ans, nous arrivons au total des 430 années. Seulement la tradition met ces différentes périodes bout à bout, sans se demander si chaque fois le continuateur de la lignée n'est né que l'année de la mort de son père. » *Ibid.* Cette supposition, dont l'absurdité est flagrante et que M. Reuss attribue d'abord au texte et puis à la tradition, elle n'est ni du texte ni de la tradition, mais de M. Reuss.

mination la plus belle partie de l'Égypte éclate dans une foule de monuments. Il ne fallut pas moins de 150 ans de guerre aux patriotes égyptiens pour triompher complètement de la puissance des Hyksos; encore le pharaon Ahmès, leur vainqueur, fut-il obligé de leur accorder, au rapport de Manéthon¹, une capitulation qui permit aux restes de l'armée ennemie de se retirer dans les pays de Chanaan et d'Aram.

Les Israélites avaient naturellement défendu contre les indigènes, dans les rangs des Hyksos, le sol qu'ils avaient reçu de la munificence de ces derniers au temps de Joseph. Quelques-uns d'entre eux durent accompagner leurs compatriotes dans les parties de la Syrie où ils se réfugièrent après leur défaite. C'est ce que confirme un monument de Karnak, interprété avec beaucoup de sagacité par M. Groff, en 1885². Il nous apprend qu'entre la mort de Joseph et l'Exode, le pharaon Thotmès III eut à combattre entre autres ennemis, en

¹ Manéthon, édit. Unger, p. 150-151.

² W. N. Groff, *Lettre à M. Revillout sur le nom de Jacob et de Joseph en égyptien*, in-4°, Paris, 1885, p. 5. « Sous Amosis, dit M. Groff, p. 8, furent expulsés les Pasteurs et fut fondée la XVIII^e dynastie dont le grand Thotmès III figure comme le sixième roi. Sous son règne, nous voyons la coalition contre lui des tribus chanaanéennes parmi lesquelles nous trouvons les tribus de Jakob-el et de Joseph-el. Après la chute de la XVIII^e dynastie fut fondée la XIX^e avec les Ramsès. C'est probablement sous Ramsès II que selon le récit biblique naquit Moïse, et sous son fils et successeur Merenptah qu'eut lieu l'exode. Là nous trouvons les Hébreux divisés en douze tribus dont dix venaient directement du patriarche Jacob et les deux autres se rattachaient à Joseph. Ainsi nous voyons l'accord parfait de nos renseignements hiéroglyphiques qui divisent, à

Palestine, ceux que la liste royale appelle Jacobel et Josephel, c'est-à-dire, croyons-nous, des descendants de Jacob et de Joseph¹. Nous lisons en effet dans la liste des peuples ou tribus qui composaient l'armée confédérée battue par Thotmès III à Mageddo :

Ia - kob - aal

Io-šep-al.

Le rôle qu'avaient dû jouer les Israélites dans la dernière guerre des Hyksos permet de s'expliquer aisément comment les pharaons vainqueurs durent traiter les Israélites, qui avaient été vaincus avec les anciens envahisseurs. Ils les conservèrent dans leurs états, comme beaucoup d'autres prisonniers de guerre dont il est question dans les monuments hiéroglyphiques, parce qu'ils avaient besoin d'eux pour exécuter les corvées²;

l'époque de Thotmès III, les Hébreux en deux tribus, celles de Jacob et Joseph, et de la Bible à l'époque de l'exode, qui nous rend parfaitement bien le même sentiment. » — La terminaison *el*, ajoutée à Jacob et à Joseph, comme dans *Isra-el*, est le nom de Dieu en hébreu.

¹ Il est digne de remarque que les Paralipomènes parlent de descendants de Joseph qui avaient fait des incursions en Palestine avant l'exode. I Par., VII, 21-24. — Cf. sur Jacob-el et Joseph-el, R. S. Poole, dans la *Contemporary Review*, septembre 1887, p. 367-368.

² « Naturellement les prisonniers de guerre pasteurs et nubiens furent condamnés aux travaux [par Ahmès] : de manœuvres qu'ils étaient sous Apopi, les Égyptiens passèrent contremaîtres, tandis que les Asiatiques se remettaient à tirer la pierre et à mouler la

mais ils les surveillèrent de très près pour les empêcher de croître outre mesure et de faire cause commune avec leurs congénères, si ces derniers venaient un jour attaquer l'Égypte. Moïse ne parle point de ces faits, parce qu'il n'a nullement pour but de faire connaître les raisons qu'ont les pharaons de persécuter ses frères; pour arriver à ses fins, il doit exposer les griefs des Israélites contre les Égyptiens, non ceux des Égyptiens contre les Israélites. Il parle donc comme il doit parler, mais l'histoire égyptienne complète pour nous ce qu'il a tu, et en nous révélant ce qu'il n'entraîne pas dans son plan de raconter, elle nous montre combien dans le récit sacré tout se tient et concorde avec les documents originaux. M. Reuss continue :

Et de la part d'un homme élevé à la cour du roi, nous aurions pu nous attendre soit à une connaissance plus exacte de l'histoire, soit à des renseignements plus précis sur les noms propres et la situation. Il y en a si peu que dans toute cette histoire il est toujours question *du roi Pharaon*, qu'il s'agisse de celui dont la fille recueillit l'enfant dans le fleuve, ou de celui devant lequel le vieillard octogénaire se présenta

brique comme avant l'invasion. Manéthon rapportait que le roi, pour se débarrasser des restes de l'armée vaincue, lui avait accordé une capitulation aux termes de laquelle elle s'était retirée en Syrie (voir plus haut, p. 372). Le gros de la nation, établi entre le désert et les branches orientales du Nil, préféra l'esclavage sur la riche terre d'Égypte aux chances de liberté que lui offrait une émigration. Les Pasteurs, et avec eux les tribus juives et syriennes auxquelles ils avaient accordé l'hospitalité, restèrent sur le sol, mais non plus en maîtres. » G. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 4^e édit., 1886, p. 171.

pour demander la liberté de son peuple. Le rédacteur n'éprouve pas le moindre besoin de distinguer par leurs noms des personnages si importants. La notice qu'il survint un *autre* roi qui ne savait rien de Joseph, la mention de deux villes (ou magasins)¹ qu'une population innombrable aurait été obligée de construire, et ce qui est dit de la fabrication des briques, tout cela n'est pas précisément l'indice d'un témoignage immédiat².

Observons en premier lieu qu'il est faux que l'Exode nomme le roi d'Égypte *le roi Pharaon*; jamais ces deux noms ne sont unis ensemble, jamais le titre de pharaon n'est donné comme un nom propre et il y a lieu d'être surpris de l'allégation de M. Reuss³. Que si le texte désigne le pharaon par son titre et jamais autrement, il est facile d'en découvrir l'explication : c'est parce que les Israélites l'appelaient toujours ainsi et que Moïse écrit avant tout pour eux. Aujourd'hui encore, dans nos campagnes, le préfet placé à la tête du départe-

¹ I (III) Reg., ix, 19.

² *L'histoire sainte et la loi*, t. II, p. 80-81.

³ Nous sommes bien convaincu que c'est de bonne foi que M. Reuss a dénaturé ainsi le langage de Moïse, lorsqu'il a prétendu que l'auteur de l'Exode appelait le maître de l'Égypte le « roi Pharaon ; » mais on voit par là combien il est difficile ou plutôt impossible à un homme qui ne sait pas les choses par lui-même de ne pas trahir, sans qu'il s'en doute, son ignorance. Si un homme blanchi dans l'étude comme M. Reuss commet de pareilles bévues, comment un écrivain du temps d'Esdras, qui ne pouvait faire des études historiques et archéologiques comme on en fait aujourd'hui, n'aurait-il commis aucune erreur pareille? Ce serait assurément un miracle d'inspiration.

tement n'est-il pas presque toujours appelé « le Préfet? » Un grand nombre de ses administrés ne se préoccupent guère de connaître son nom. Il en était de même



128. — Momie de Ramsès II, vue de face.

pour le pharaon parmi les enfants de Jacob; ils ignoraient pour la plupart la liste de noms pompeux et compliqués que les souverains étalaient dans leurs protocoles et Moïse n'avait aucune raison de les leur apprendre: pour eux, c'était le pharaon tout court. C'est surtout

quand il s'agit du roi régnant que les contemporains « n'éprouvent pas le moindre besoin de le distinguer par son nom propre, » puisque alors toute méprise est impossible.

M. Reuss insinue du reste faussement que les renseignements de l'Exode sont toujours sans précision au sujet des noms propres. De même que la Genèse nous fait connaître ces noms, quand c'est nécessaire, par exemple pour Putiphar, maître de Joseph, et pour Aseneth, sa femme, fille d'un autre Putiphar, prêtre d'On, de même l'Exode nous nomme les deux sages-femmes, Séphora et Phua, qui refusèrent d'exécuter les ordres barbares du souverain égyptien, ainsi que les deux villes auxquelles furent obligés de travailler les Hébreux : Ramsès et Pithom.

Que si Moïse ne parle du persécuteur des Hébreux que sous le titre de pharaon, il le peint du moins en traits assez caractéristiques pour que les égyptologues aient pu le reconnaître et voir en lui Ramsès II, le con-



129. — Profil de la momie de Ramsès II.

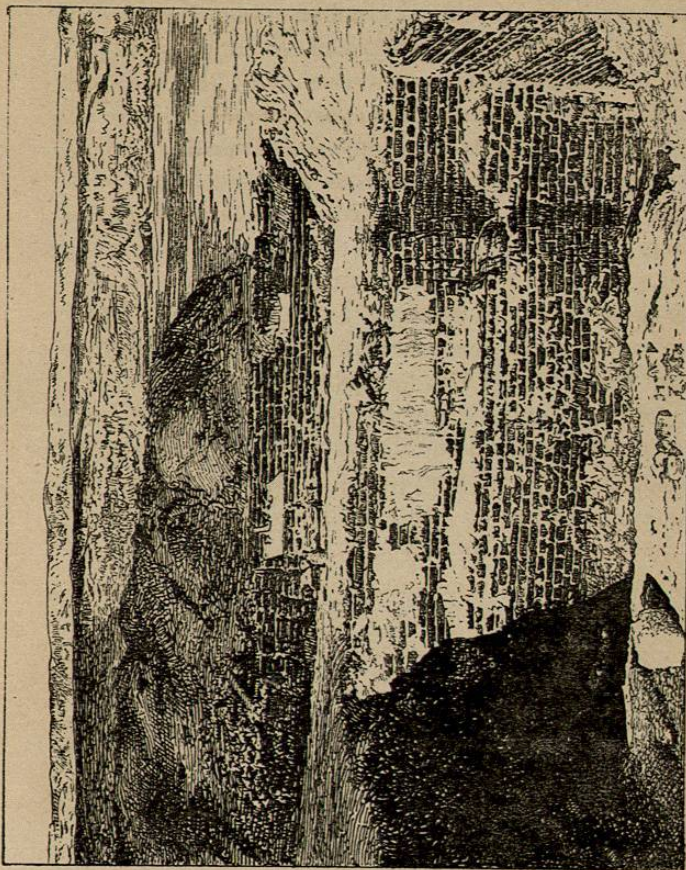
quérant si connu sous le nom de Sésostris¹. Ce terrible monarque, qui persécuta si cruellement les Hébreux et devant lequel dut fuir Moïse, nous le connaissons par les nombreux monuments dont il a couvert l'Égypte, par ses nombreuses statues et même aujourd'hui par la photographie de sa momie² qui, à travers des péripéties diverses, est arrivée dans le Musée de Gizéh, où elle est maintenant exposée aux regards de tous les visiteurs.

Le nouveau critique du Pentateuque joue vraiment de malheur, quand il reproche à Moïse de n'avoir pas « une connaissance plus exacte de l'histoire. » M. Reuss écrivait ces mots en 1879. En 1883, M. Edouard Naville exécutait des fouilles, pour l'*Egypt Exploration Fund*, au milieu des ruines d'une de ces villes construites par les Israélites; il découvrait Pithom, $\square \text{ } \text{Ⓜ} \text{ } \text{Ⓜ}$, *Pi-Tum*, « la demeure du dieu Tum, » et il constatait que tous les détails que donne l'Exode sont de la plus minutieuse exactitude, tels qu'un « témoignage immédiat » a pu seul nous les donner, soit quant à la nature de ces deux villes, qui étaient en même temps des magasins d'approvisionnement, comme nous pouvons le conclure du livre des Rois³ (Fig. 130), soit quant à la fabrication des briques qui portent le cartouche de Ramsès II, le persécuteur des Hébreux, et qui sont composées absolu-

¹ Voir les preuves dans *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. II, p. 234-247.

² Voir Figures 128 et 129, d'après les photographies de la momie.

³ Exod., I, 11; Cf. I (III) Reg., IX, 19; II Par., VIII, 4.



130. — Murs de Pithom, d'après une photographie.

ment de la manière que le dit Moïse¹. Les fouilles de M. Naville démontrent d'une manière si concluante l'exactitude du récit de l'Exode qu'un critique allemand, M. Ed. Meyer, plus incrédule pourtant que M. Reuss lui-même, puisqu'il refuse de croire contre l'évidence que les Israélites aient jamais été en Égypte, est obligé néanmoins de faire cet aveu : « Le résultat très instructif des fouilles de M. Naville à Tell el-Maskhûta, c'est-à-dire Pithom, prouve de nouveau, à mon avis, que le rédacteur israélite de l'histoire primitive était très bien renseigné sur les choses égyptiennes². » C'est parce que M. Meyer connaît la vallée du Nil et ses monuments qu'il rend cet hommage forcé à l'auteur du Pentateuque. Tous ceux qui ont étudié l'histoire d'Égypte sont obligés de s'exprimer d'une manière analogue; mais M. Reuss, emporté par ses idées préconçues, voit des difficultés partout où les égyptologues voient au contraire des confirmations de l'exactitude du récit sacré.

Le récit de l'Exode accuse une notion bien peu nette de la situation des Israélites en Égypte, à l'époque où Moïse vint se mettre à leur tête. En disant que les garçons nouveau-nés devaient être noyés sur-le-champ³ par les Égyptiens, le narrateur suppose que les Israélites étaient tous établis sur les bords du Nil, non seulement au milieu des gens

¹ Nous avons exposé ces découvertes en détail dans la *Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. II, p. 219, 260 et suiv. Voir E. Naville, *The store-city of Pithom*, in-4^o, Londres, 1885.

² *Der Stamm Jakob*, dans la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, 1886, p. 12.

³ Exod., I, 22.

du pays, mais jusque dans la ville où résidait le roi, puisque c'est en allant se baigner que la princesse découvrit l'enfant exposé tout près de la demeure de ses parents¹. D'autres passages confirment cette manière de voir. Les Égyptiens sont les voisins des Israélites, dans le sens le plus strict de ce mot². Il y en a qui demeurent avec eux sous le même toit³, si bien que, dans la nuit même du départ, les émigrants peuvent emprunter aux nationaux des objets de prix⁴. En tout cas, ils habitent des maisons munies de portes et de linteaux⁵, et ces maisons sont situées pêle-mêle entre celles des Égyptiens, car elles doivent être marquées du sang de l'agneau pascal, pour que l'exterminateur, en traversant la ville, puisse les distinguer des autres. Mais s'il en est ainsi, quelle idée nous ferons-nous de la ville où ils demeureraient au nombre de plusieurs millions, conjointement avec une population indigène qui ne saurait avoir été inférieure en nombre, si elle a osé mettre à exécution toutes les mesures de rigueur et de cruauté que l'on sait⁶?

Il n'y a pas eu en effet en Égypte de ville contenant plusieurs millions d'hommes, aussi la Bible ne nous en parle pas. M. Reuss lui fait dire beaucoup de choses qu'elle ne dit point, il l'interprète mal, et quand il ne lui attribue pas un sens faux, il se trompe sur l'Égypte,

¹ Exod., II, 5.

² Exod., XI, 2.

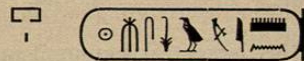
³ Exod., III, 22.

⁴ Exod., XII, 35.

⁵ Exod., XII, 21 et suiv. — Ce passage nous parle de signes que les Israélites devaient mettre sur leurs portes. On peut voir dans Wilkinson, *Popular Account of the ancient Egyptians*, t. I, p. 7, des portes égyptiennes avec des signes.

⁶ *L'histoire sainte et la loi*, t. I, p. 81.

dont il connaît peu l'histoire et la géographie¹. Ainsi, Moïse ne suppose pas « que les Israélites étaient tous établis sur les bords du Nil, » mais il suppose et à bon droit qu'il y avait partout des canaux dérivés du Nil², qui servaient à l'arrosage des terres et qui servaient aussi, au temps de la persécution, à faire périr les nouveaux-nés. Si M. Reuss avait étudié les travaux des égyptologues, pour n'attaquer le Pentateuque qu'en connaissance de cause, il y aurait lu que Ramsès II avait fait réparer, dans la terre même de Gessen, un canal dont parlent les textes hiéroglyphiques et dont on a retrouvé de nos jours les restes³ : il mettait en communication le Nil et le lac Timsah, et il traversait précisément le pays qu'habitaient les Hébreux. Les papyrus nous décrivent la ville de Ramsès, *Pa-Ramessu da-naht*⁴,



et ils nous parlent des poissons qu'on pêche dans les eaux qui l'arrosent, quoique cette ville ne fût pas sur le bord du Nil :

Quand je suis arrivé à Pa-Ramsès-Anakhtou, écrit le scribe Penbesa, je l'ai trouvée en bon état. C'est une ville fort belle... Ses viviers(?) sont pleins de poissons; ses étangs, d'oi-

¹ A la page 93 de *L'histoire sainte et la loi*, t. I, M. Reuss nous dit que l'Égypte est « une des contrées les plus malsaines du monde! »

² Exod., VII, 19.

³ Voir G. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 4^e édit., p. 228.

⁴ Littéralement « la ville de Ramsès, le très vaillant. »